

CRITIQUE, festival. ANGLET, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Quintaou), le 12 septembre 2026. « Contre-Nature » par Rachid OURAMDANE et la Compagnie de Chaillot

Après « *Möbius Morphosis* » que nous avons vu au [Nuits de Fourvière en juillet 2024](#), le spectacle « *Vertige* » pour la ré-ouverture de la [Nef du Grand Palais en juin 2025](#), et « *Corps extrêmes* », vu quelques mois plus tard au [Grand-Théâtre de Provence à Aix](#), Rachid Ouramdane offre au public basque – au Théâtre du Quintaou d'Anglet, et dans le cadre de la 36e édition du *Temps d'aimer la Danse* – l'une de ses dernières créations, « *Contre-Nature* », étrennée à Chaillot-Palais national de la Danse en novembre 2024 (que le chorégraphe nîmois dirige depuis 2021). Une heure durant, Ouramdane nous y offre une incroyable expérience, une célébration poétique et vertigineuse de ce qui nous relie au-delà de la disparition, un spectacle dont on ressort changé de l'intérieur, armé du sentiment qu'un monde meilleur est possible.

Dès l'ouverture, la scène se mue en un espace hors du temps, baigné d'une lumière crépusculaire et de brumes. Dix interprètes de la **Compagnie de Chaillot**, véritables artistes de l'aérien, peuplent ce vide. Issus de la danse et du cirque, ils ont appris à fusionner leurs langages en un seul, organique et délicat. Ce qui frappe d'emblée, c'est cette impression de mouvement perpétuel, fluide, comme un *travelling* avant où les corps glissent, s'élèvent et retombent avec une douceur infinie. **Rachid Ouramdane** ne les filme pas en train de performer ; il capte l'essence même du geste aérien, le transformant en une matière chorégraphique d'une beauté gracieuse.

Contre-Nature est un spectacle sur l'absence. Mais loin d'être un *requiem*, c'est un éloge vibrant de la solidarité et du collectif. Le chorégraphe imagine comment nos proches continuent de nous accompagner, comment nous avançons, « *habités par d'autres personnes que l'on n'a plus autour de soi, ces fantômes qui nous accompagnent* ». Cette présence de l'absence est rendue palpable par des corps-à-corps bouleversants. Les portés, les contrepoids, les chutes contrôlées ne sont pas de simples prouesses techniques ; ils disent la peur, le risque, mais surtout le lâcher-prise et le soutien indéfectible de l'autre face à l'épreuve. On voit des duos poignants où le geste se dédouble jusqu'à s'évanouir, des pyramides humaines qui se construisent avec une confiance aveugle. C'est une démonstration magistrale que nous sommes tous « *pétris des autres, traversés de leurs vies et de leurs absences* ».



La musique de **Jean-Baptiste Julien**, tout en subtilité, impulse un rythme à cette communauté, passant d'un corps à l'autre comme un souffle vital. Les projections vidéo de **Jean-Camille Goimard**, des images d'enfants, de forêts et de mer, ajoutent une dimension onirique, évoquant l'enfance et le temps qui passe. Le chorégraphe convoque une humanité commune, traversée par la perte, mais portée par une énergie communicative. On pense aux réfugiés, à ceux qui périssent en mer ou dans les forêts, faisant écho aux obsessions du chorégraphe pour les exilés. Mais l'espoir triomphe toujours...

Avec *Contre-Nature*, **Rachid Ouramdane** signe un chef-d'œuvre d'humanité. Il a su transformer le deuil intime de la disparition de son frère en une quête universelle. Ce n'est pas un spectacle sur la mort, mais sur la vie, sur la façon dont nous pouvons, ensemble, « *danser la vie* » en compagnie de nos absents. La douceur et la poésie qui émanent de ce plateau

nu, sculpté par la lumière et les corps, vous submergent. On ressort de cette expérience non pas triste, mais apaisé, le cœur battant et habité par une douce énergie. *Contre-Nature* est une œuvre profondément émouvante et nécessaire, un éloge de la fragilité et de la force de la vie. Un pur moment de grâce !



CRITIQUE, festival. ANGET, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Quintaou), le 12 septembre 2026. « Contre-Nature » par Rachid OURAMDANE et la Compagnie Chaillot. Crédit photographique (c) Patrick Imbert

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 10 septembre 2026. « Summerland » par Benjamin MILLEPIED

C'était un événement à plus d'un titre. Pour sa 36ème édition – et la 26ème et dernière édition sous la direction artistique de Thierry Malandain -, le festival *Le Temps d'aimer la danse* a frappé un grand coup en confiant sa soirée d'ouverture à l'un des chorégraphes français les plus en vue de la planète, Benjamin Millepied, ancien danseur étoile du *New York City Ballet*, directeur de la danse à l'Opéra national de Paris de 2014 à 2016, et dont le nom reste associé au film *Black Swan* de Darren Aronofsky. Ce jeudi 10 septembre, à la Gare du Midi de Biarritz, il a présenté – en avant-première mondiale – sa nouvelle création : *Summerland*. Un ballet *pop* d'une heure dix, porté par la voix et la présence magnétique de la chanteuse November Ultra, et qui s'installera aux *Folies Bergère* (Paris) du 24 au 29 novembre prochain.

Il faut d'abord parler d'elle. **November Ultra**, de son vrai nom Mélanie Pereira, née à Boulogne-Billancourt d'un père

portugais et d'une mère espagnole, est une autrice-compositrice-interprète française qui s'est fait connaître avec son premier vinyle *Honey Please Be Soft & Tender* en 2021, avant de sortir son premier album *Bedroom Walls* en 2022. Sacrée révélation féminine aux *Victoires de la musique* en 2023, celle que ses proches surnomment *Nova* incarne une *pop* de chambre délicate, une « *bedroom pop* » faite de fragilité et de sincérité, dont la voix est parfois comparée à celle d'Adele. C'est précisément cette délicatesse qui a conquis **Benjamin Millepied**, qui confie être « *tombé amoureux de sa musique, séduit par sa finesse et sa délicatesse* », au point de concevoir tout un ballet autour d'elle.

Sur scène, **November Ultra** n'est pas une simple invitée. Elle est le cœur battant du spectacle. Tour à tour derrière son piano, à la guitare ou seule avec son micro, elle chante en anglais ou en espagnol, sa voix enveloppante et parfois nostalgique guidant les neuf danseurs qui l'entourent. Ces derniers, vêtus de tenues pastel, évoluent dans un décor onirique fait de voilages translucides et légers, dans une lumière d'une grande douceur signée **Lucy Carter**. La scène de la Gare du Midi se mue en un espace hors du temps, comme une bulle de savon acidulée où les corps semblent en apesanteur.



Les tableaux s'enchaînent – duos, ensembles, solos – dans une succession de portés et d'enlacements d'une grande délicatesse, comme autant de promesses amoureuses. Benjamin Millepied explore ici une veine tendre et lumineuse, directement inspirée par la ville californienne de *Summerland*, au nord de Los Angeles, où il a vécu. « *J'y passais très souvent en voiture et je me disais : quel beau nom pour un ballet* », raconte-t-il. Ce titre est aussi un clin d'œil à son mentor Jerome Robbins, qui avait créé en 1972 un ballet intitulé *Watermill*, du nom d'une petite ville où il aimait passer. Une filiation revendiquée, entre héritage et modernité.

Le public biarrot, venu nombreux pour cette première représentation – en présence de la ministre de la Culture Catherine Pégard –, a longuement applaudi cette création qui fusionne la musique live et la gestuelle des danseurs. *Summerland* n'est pas un ballet au sens classique du terme, mais un concert chorégraphié, une expérience

sensorielle où la voix de November Ultra et les corps des interprètes dialoguent dans une même respiration. Le résultat est à la hauteur de l'ambition : une œuvre généreuse, solaire, qui laisse le spectateur avec un sentiment de plénitude rare.

Après **Jeff Buckley** (« *Grace* ») [à Boulogne-Billancourt en 2024](#) et **Barbara** (« *Du bout des lèvres* ») [en avril dernier à Montpellier](#), **Benjamin Millepied** poursuit avec **November Ultra** son exploration des répertoires musicaux qui le touchent, sans jamais se répéter. *Summerland* est une vraie réussite : un moment suspendu, une invitation à la douceur dans un monde qui en manque cruellement. Nul doute que le public parisien des *Folies Bergère* lui réservera le même accueil triomphal en novembre prochain.



CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 10 septembre 2026.
« Summerland » par Benjamin MILLEPIED. Crédit photographique (c) Stéphane Bellocq

**PORTUGAL. 6e édition du
BRAGANCA CLASSICFEST. Du 12
septembre au 15 décembre.
Orchestre de Chambre de
Budapest, Virtuosi del Teatro
alla Scala de Milan,
Schostakovich Ensemble, Mario
Hossen, Filipe Pinto-Ribeiro,
Esther Hoppe, Christian
Poltéra...**

Le 6e *Bragança ClassicFest* s'étend à
l'Espagne, lance le *Bragança ClassicLab*
et accueille en première au Portugal
l'Orchestre *Virtuosi del Teatro alla
Scala* de Milan, mais aussi l'**Orchestre de
Chambre de Budapest**, le **Schostakovich
Ensemble**, et des artistes de la trempe de
Mario Hossen, Philippe Graffin, Claudio

Bohórquez, Filipe Pinto-Ribeiro, Esther Hoppe et Christian Poltéra...

Du **12 septembre au 15 décembre 2026**, la superbe ville médiévale de Bragança s'affirme à nouveau comme une scène de référence pour la musique classique au Portugal. Sous la direction artistique de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le Festival propose une programmation d'envergure internationale réunissant des interprètes, ensembles et orchestres européens prestigieux, favorisant la rencontre entre artistes confirmés et jeunes talents et rapprochant la musique de publics toujours plus larges et diversifiés.

Après cinq éditions marquées par l'excellence artistique et une reconnaissance croissante, le *ClassicFest* franchit en 2026 une nouvelle étape dans son internationalisation avec l'extension de sa programmation à l'Espagne, tout en approfondissant sa dimension éducative grâce à la création du **Bragança ClassicLab**, nouvelle plateforme dédiée à la création artistique, à la formation, à la recherche et à la médiation culturelle.



De Bragança à Zamora

L'édition débute le **12 septembre à 18h**, à l'église São Francisco, à Bragança, avec un concert de présentation du **Juventus Ensemble**. Le lendemain, **13 septembre à 20h**, le même programme est présenté au **Teatro Principal de Zamora**, marquant le début d'un nouveau partenariat transfrontalier et renforçant la coopération culturelle entre le Portugal et l'Espagne. Le quintette réunit les jeunes musiciens **Telmo Costa** (clarinette), **Arieta Liatsi** et **Alfonso Pinto-Ribeiro** (violons), **Gustavo Rebelo** (alto) et **Sofía Torres Durán** (violoncelle), de nationalités portugaise, grecque et espagnole, dans un programme consacré à **Haydn et Mozart**.

L'Orchestre Virtuosi del Teatro alla Scala de Milan fait ses débuts au

Portugal

La programmation principale s'ouvre au **Teatro Municipal de Bragança**, alma mater du Festival, avec l'un des grands temps forts de cette édition : les débuts au Portugal de l'**Orchestre Virtuosi del Teatro alla Scala de Milan**, formation composée d'éminents musiciens de l'*Orchestre du Teatro alla Scala* et de la *Filarmonica della Scala* de Milan. Les **26 septembre à 21h et 27 septembre à 17h**, l'orchestre, dirigé du violon par le violoniste austro-bulgare **Mario Hossen**, présente deux programmes consacrés à la musique italienne, mettant en regard *Les Quatre Saisons* de **Vivaldi** et des pages virtuoses de **Paganini**. À l'occasion de la *Journée mondiale de la musique*, le **1er octobre à 21h**, l'église São Francisco accueille **O Bando de Surunyo** dans un programme consacré à la *Musique et à la Poésie du Siècle d'or ibérique*

Une constellation pour *Le Carnaval des animaux*

Le **3 octobre à 21h**, au Teatro Municipal de Bragança, l'un des projets les plus singuliers de cette édition réunit la fameuse actresse portugaise **Maria Rueff** et le **DSCH Schostakovich Ensemble**, composé de musiciens de renommée internationale – parmi lesquels **Philippe Graffin, Claudio Bohórquez, Filipe Pinto-Ribeiro et Thorsten Johanns** – dans une nouvelle version du *Carnaval des animaux* de **Camille Saint-Saëns**, avec des textes de Francis Blanche. Musique, humour et théâtre se rencontrent dans un spectacle conçu pour des publics de toutes les générations.

La musique quitte ensuite les salles de concert : le **4 octobre à 17h**, à l'Anfiteatro do Polis, le quintette de cuivres **100 Caminhos** présente *A Arte dos Metais*, lors d'un concert en plein air. Le **9 octobre à 21h**, à l'église Santa Maria, **Filipe Pinto-Ribeiro** présente *Liszt, le Virtuose*, un récital de piano entièrement consacré à l'œuvre de **Franz Liszt**. La

programmation principale s'achève le **10 octobre à 21h**, au Teatro Municipal de Bragança, avec *Fulgor Húngaro*, interprété par l'**Orchestre de Chambre de Budapest**, dans une célébration du riche héritage musical de la Hongrie.



Naissance du Bragança ClassicLab

L'édition 2026 marque également la naissance du **Bragança ClassicLab**, une nouvelle plateforme qui prolonge l'activité du Festival à travers la création, la formation, la recherche et la médiation culturelle, en intégrant résidences artistiques, masterclasses, répétitions ouvertes au public, projets éducatifs et croisements interdisciplinaires. La première édition se déroule en décembre. Le **14 décembre**, le Conservatório de Música e Dança de Bragança et le Teatro Municipal accueillent des masterclasses et une résidence artistique avec **Esther Hoppe** (violon), **Lars Anders Tomter** (alto), **Christian Poltéra** (violoncelle), **Tiago Pinto-Ribeiro** (contrebasse) et **Filipe Pinto-Ribeiro** (piano),

professeurs dans des institutions telles que l'**Université Mozarteum de Salzbourg**, l'**Académie norvégienne de musique d'Oslo**, la **Haute École de Lucerne** et l'**Université d'Aveiro**.

La 6e édition s'achèvera le **15 décembre à 21h**, au Teatro Municipal de Bragança, avec *Un Concert de Noël*, un projet de **Musique et Littérature** qui met en dialogue des œuvres de **Franz Schubert** et **Antonín Dvořák** avec *Un chant de Noël* de **Charles Dickens**. Le concert est précédé d'une répétition ouverte au public.

Excellence, patrimoine, formation et nouveaux publics

Créé en 2021, le **Bragança ClassicFest** a développé une identité propre, conjuguant excellence artistique, internationalisation, valorisation du patrimoine et forte dimension pédagogique et de développement des publics. En 2026, la coopération avec **Zamora** et la naissance du **Bragança ClassicLab** approfondissent cette vocation, tout en renforçant les dimensions internationale, éducative et territoriale du Festival.

Le **Bragança ClassicFest** est organisé par la **Municipalité de Bragança**, le **Teatro Municipal de Bragança** et **DSCH – Associação Musical**, sous la direction artistique de **Filipe Pinto-Ribeiro**.



La programmation détaillée, les horaires et les informations concernant la billetterie sont disponibles sur le site officiel du Festival : classicfest.pt

**CRITIQUE, concert. BARCELONE,
Palau de la Musica Catalana,
le 29 août 2026. WAGNER :
Extraits du « Ring ». C.
Foster, K. F. Vogt, N.
Brownlee, Orchestre du
Festival de Bayreuth, Pablo-
Heras Casado (direction)**

Le *Palau de la Música Catalana*, écrin de verre et de fer forgé, s'est mué – ce 29 août – en un véritable temple wagnérien. Un frémissement d'exception parcourait la salle moderniste, comble, pour ce concert d'anthologie clôturant le 40e Festival de Peralada, décentralisé dans la capitale de la Catalogne (et en coproduction avec la mythique salle barcelonaise). L'événement, qui s'inscrivait également dans le cadre de la tournée espagnole du 150e anniversaire du Festival de Bayreuth (avant Santander, Séville, Madrid, Valencia et Las Palmas de Gran Canaria...), réunissait pour l'occasion l'orchestre éponyme sous la baguette du *maestro* espagnol Pablo Heras-Casado (actuel directeur musical du Philharmonique de Berlin !), aux côtés de trois chanteurs wagnériens d'exception.

La soirée s'ouvre sur *L'Entrée des dieux au Walhalla*, dans laquelle la mythique phalange orchestrale qu'est l'**Orchestre du Festival de Bayreuth** a déployé une puissance tellurique, un son « *Bayreuth* » d'une densité inouïe, que seul l'amphithéâtre de la *Colline Verte* peut habituellement offrir. C'était là un privilège incroyable pour les 2000 spectateurs réunis sous la fabuleuse verrière colorée du *Palau* : voir et entendre cette phalange légendaire – sans le voile de la fameuse fosse, et pour mieux révéler la synergie et la précision chirurgicale de chacun de ses pupitres ; celui de cordes d'une morbidité et d'une pâte somptueuses, et de cuivres, notamment les trompettes et les cors, d'une majesté saisissante, étaient guidés par un **Pablo Heras-Casado** avec une clarté de geste et une intelligence architecturale qui ont souligné avec éclat son statut de maître wagnérien. L'extrait des *Murmures de la forêt* de *Siegfried*, d'une poésie panthéiste exquise, a été également l'un des moments les plus beaux de la soirée, tandis que la *Marche funèbre* tirée du *Crépuscule des dieux* a atteint une expression transcendante.



Le triptyque vocal, lui, a tenu toutes ses promesses. Le ténor allemand **Klaus Florian Vogt**, vétéran de Bayreuth, a fait montre d'une sécurité vocale inébranlable. Son timbre, d'une souplesse et d'une palette de couleurs incomparable, a fait merveille, offrant tour à tour un Siegmund mélodieux et un Siegfried d'une sensibilité à fleur de peau. La soprano britannique **Catherine Foster**, Brünnhilde de légende, a su incarner avec noblesse et grandeur le rôle de Brünnhilde. Après une entrée en matière assez nuancée dans le fameux duo « *Ewir war ich* », elle a littéralement enflammé la salle dans la scène finale du *Crépuscule des dieux*, déployant un médium brillant et des aigus incisifs pour une *Scène de l'Immolation* à la hauteur du défi. Enfin, révélation de la soirée, le baryton-basse américain **Nicholas Brownlee**, futur Wotan du nouveau *Ring* du *Gran Teatre del Liceu* tout proche, a impressionné par la force virile et juvénile à la fois de son instrument, campant un Wotan dominateur, d'une palette expressive particulièrement impressionnante.

Le programme de la soirée, puisant dans les sommets de la *Tétralogie*, a ainsi offert une plongée vertigineuse dans l'univers de Richard Wagner, avec d'autres moments-clés comme *Les Adieux de Wotan* ou encore *Le Voyage de Siegfried sur le Rhin*. Après un final grandiose, une ovation debout – longue et nourrie – a contraint le *maestro* à enchaîner sur un *bis*. Et lorsque les archets se sont levés pour attaquer la célébrissime *Chevauchée des Walkyries*, l'effet fut total... et censé sous les sculptures monumentales de pierre des Walkyries qui sont l'un des joyaux de cette salle mythique et à nulle autre pareille !... Un concert qui restera gravé dans les mémoires de ceux qui ont eu la chance d'y assister – et dans les annales du *Palau de la Música Catalana*.



CRITIQUE, concert. BARCELONE, Palau de la Musica Catalana, le 29 août 2026. WAGNER : Extraits du « Ring ». C. Foster, K. F. Vogt, N. Brownlee, Orchestre du Festival de Bayreuth, Pablo-Heras Casado (direction). Crédit photographique (c) Mario Wurzburger

CRITIQUE, festival. 26e
Rencontres Musicales de

VEZELAY (Basilique Ste-Marie-Madeleine), le 23 août 2026. BACH : Passion selon St-Jean. Gli Angeli Genève, Stephan MacLeod (direction)

Il y avait comme un parfum d'achèvement et de plénitude, en ce dimanche 23 août, sous les voûtes séculaires de la Basilique Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay. La 26^e édition des *Rencontres Musicales de Vézelay* s'achevait, et ce concert de clôture revêtait une solennité particulière. Huit années de travail, de passion et de fidélité à la *Cité de la Voix* trouvaient leur point d'orgue dans cette soirée. Le maire de la ville, en préambule, avait d'ailleurs tenu à saluer ces huit années d'engagement artistique avec une émotion palpable, rendant hommage à François Delagoutte pour son travail à la direction artistique du festival, avant de laisser la place à la musique.

Et quelle musique ! **Stephan MacLeod**, prenant le micro avec l'autorité douce qui le caractérise, a d'emblée posé les jalons d'une interprétation singulière. Il a tenu à rappeler qu'il n'existe pas, pour la *Passion selon Saint-Jean* de **J. S. Bach**, de « *version définitive* ». Le compositeur, au fil des années, n'a cessé de remanier son œuvre, modifiant des airs, déplaçant des *chorals*. MacLeod, dans une démarche d'historien éclairé, a ainsi expliqué avoir fait le choix d'inclure un air

rare, généralement écarté des exécutions modernes : le célèbre air pour basse « *Himmel reiße, Welt erbebe* » (*Que les cieux se déchirent, que la terre tremble*), qu'il s'est d'ailleurs auto-confié ! Un cadeau fait au public, un plongeon dans une version de 1725 où cet air, secondé par une des deux sopranos et deux flûtes, crée une tension dramatique stupéfiante.

Réunis pour l'occasion, l'ensemble ***Gli Angeli Genève***, fondé et dirigé par **Stephan MacLeod** (il y a plus de 20 ans !) a offert une lecture habitée, vertigineuse, de ce monument sacré composé en 1724. Et au cœur de cette architecture sonore, le grand **Werner Gura**, évangéliste, a tenu le fil du récit avec une sobriété confondante. Sa diction, d'une clarté presque chirurgicale, a rendu chaque parole du texte biblique limpide, sans jamais tomber dans le psalmodié. On a admiré la manière dont il a modelé les récitatifs, passant d'une neutralité narrative à des inflexions pleines de sous-entendus dramatiques, surtout dans les dialogues avec Pilate ou Pierre. Sa voix, chaude et projetée avec une aisance naturelle, a su porter toute la tension du drame, même si l'on a pu percevoir, dans les *tutti* les plus exigeants, une légère usure que la fatigue d'une tournée peut expliquer. Rien de rédhibitoire, bien au contraire : cette fragilité apparente n'a fait que renforcer l'humanité de son récit.

Les deux sopranos, **Sofie Garcia** et **Aleksandra Lewandoska**, offraient un contraste fascinant. La première, au timbre plus solaire et cuivré, a magnifié les airs de joie mêlée de douleur, avec une aisance dans les aigus qui semblait défier les hauteurs de la voûte romane. La seconde, plus diaphane, presque éthérée, apportait une qualité de flottement aux moments de contemplation, comme une lumière douce qui filtre à travers un vitrail. L'altiste **Charles Sudan** incarnait, de son côté, la gravité et le mystère de la Passion. Avec sa voix de haute-contre d'une souplesse étonnante, il a su insuffler à ses airs une méditation intense, avec des nuances piano d'une intériorité rare. Le ténor **Guy Cutting** a lui apporté l'ardeur

et l'élégance nécessaires à ses interventions, avec un timbre brillant et incisif, qui a fait merveille dans les passages plus mouvementés, sa voix tranchant comme une lame dans le tumulte des chœurs. Enfin, les deux basses, **Matthew Brook** et **Stephan MacLeod** lui-même, ont campé des figures majeures de la Passion. Le premier, à la voix sombre et autoritaire, a incarné un Jésus d'une dignité bouleversante, avec un *legato* ample qui donnait à chaque parole du Christ une dimension cosmique. Son « *Es ist vollbracht* » (*Tout est accompli*), rendu avec une lenteur méditative, a été un moment de silence suspendu. Quant à **Stephan MacLeod**, en plus de diriger avec une gestique économe et inspirée, il a endossé les airs de basse avec une autorité souveraine, mais c'est **Matthew Brook** qui s'est vu confié le sublime « *Betrachte, meine Seel* » (*Considère, mon âme*) qui a été un sommet de recueillement, la voix posée sur le souffle, chaque mot pesé, chaque silence habité.



L'orchestre, dirigé d'une main souveraine par MacLeod (et la plupart du temps face au public, et donc à sa phalange, pour mieux soutenir vocalement parlant chœur et solistes...), a déployé une palette de couleurs infinies. Le *continuo*, nerveux et incisif, a soutenu les récitatifs avec une énergie communicative, tandis que les violons tissaient des guirlandes mélodiques d'une délicatesse exquise. Les bois, notamment les flûtes et hautbois, ont apporté des teintes pastorales ou douloureuses, ponctuant le drame de leurs interventions comme des soupirs ou des cris. L'ensemble, d'une homogénéité rare, a suivi les moindres inflexions du chef, créant une symbiose parfaite entre la fosse et les voix.

Ce fut, sans conteste, une interprétation qui restera dans les mémoires comme un grand moment de musique sacrée, où la théâtralité la plus sobre le disputait à la plus pure émotion. Les forces chorales de ***Gli Angeli Genève***, impérieuses et tranchantes, ont su incarner avec une force inouïe la violence de la foule réclamant la crucifixion, tandis que les interventions solistes, posées comme des îlots de méditation, ont offert des moments de grâce absolue. Et lorsque, dans l'air final, la basse a laissé résonner le dernier accord, le silence qui a suivi, épais et vibrant, a été la plus belle des acclamations. Un adieu magistral de **François Delagoutte**, et une promesse pour les années à venir...



CRITIQUE, festival. 26e Rencontres Musicales de VEZELAY (Basilique Ste-Marie-Madeleine), le 23 août 2026. BACH : Passion selon St-Jean. Gli Angeli Genève, Stephan MacLeod (direction). Crédit photographique (c) Vincent Arbelet

CRITIQUE, Théâtre Musical.

GENEVE, Pavillon Sicli, le 22 août 2026. « In Guilty Night » par Luc Birraux et Uèle Lamore (sur des oeuvres de H. Purcell)

C'est sous les voûtes de béton (et pourtant majestueuses) du *Pavillon Sicli*, ancienne usine d'extincteurs aux parois de verre doré comme autant de briques de survie, qu'a eu lieu l'une des expériences les plus singulières de cette fin d'été à Genève. Le lieu, avec son architecture à la fois brute et précieuse, offrait un écrin idéal à la naissance d'une nouvelle aventure lyrique : l'Opéra Populaire de Genève, nouvelle mouture d'une structure fondée en 1966 (l'Opéra de chambre de Genève), dont le metteur en scène Suisse Luc Birraux vient de reprendre les rênes, en rebaptisant la structure lyrique genevoise. Une première pierre posée avec audace.

Purcell revisité en forme de veillée

Le spectacle, *In the Guilty Night*, plongeait d'emblée dans une atmosphère de fin du monde. Des survivants d'une apocalypse innommable peuplaient le plateau, venus se raconter une histoire dans la nuit pour conjurer l'oubli. Celle, mythique, du roi Saül et de la sorcière d'Endor, mise en musique par **Henry Purcell** vers 1693. Le micro-oratorio « *In Guilty Night* » , pièce maîtresse de la soirée, était entouré d'autres

pages du compositeur comme autant de stations d'un chemin de croix nocturne : le recueillement d'*An Evening Hymn*, la tempête intérieure de *Let the Dreadful Engines*, la solitude méditative d'*O Solitude* ou encore le cortège pacifique de *See, Even Night Herself Is Here*. Les voix -toutes magnifiques ! - de la soprano franco-malgache **Mariamielle Lamagat**, du ténor **Joël Terrin** et du baryton-basse William Socolof faisaient vibrer cette musique avec une intensité dramatique rare, le récitatif de Purcell épousant la prosodie anglaise jusqu'à devenir presque un cri .

Un dialogue fécond entre passé et présent

Mais le pari le plus audacieux tenait dans la confrontation de ce Purcell avec la création électronique de la compositrice **Uèle Lamore**. Loin du simple oratorio reconstitué, *In the Guilty Night* installait un dialogue inédit entre les sonorités anciennes des instruments d'époque – le violoncelle d'Emma Vignier, la viole de gambe d'Andrés García Fraile, le clavecin de Baptiste Zeronian et le théorbe de Dana Howe – et les textures contemporaines, entre pulsations électro-acoustiques et percussions . Cette hybridation, portée par la direction musicale énergique de Jonas Descotte à la tête de l'ensemble Les Argonautes, créait une tension permanente, où le sacré baroque se faisait l'écho de nos angoisses modernes.



Un théâtre social et inclusif

La mise en espace de Luc Birraux, également signataire du texte et de la direction artistique, s'imposait comme un théâtre social total. Le plateau intégrait un chœur parlé composé de bénéficiaires des EPI, retrouvant la fonction originelle du chœur grec : une voix collective qui porte ce que les protagonistes ne peuvent exprimer seuls . La présence des comédiens – Michaël Comte, Kelly Chevaucherie, Amadou Lamara Bah, Xavier Filgueira, Jean Pesson, Samuel Jean Triverio, Eva V. et Yousef Zid –, dont certains viennent d'établissements accueillant des personnes psychotiques, donnait à cette création une dimension profondément humaine. Le travail sur les lumières et l'installation de Julien Brun, de même que les costumes de Benjamin Broillet, contribuaient à cette immersion totale.

Un opéra installatif qui pose une nouvelle vision

Avec *In the Guilty Night*, **Luc Birraux** ne signait pas seulement un spectacle, il posait les bases d'une nouvelle vision pour

l'opéra à Genève. Un opéra hybride, qui ose la fragilité et l'inclusion, et qui, à travers le prisme de la nuit, interroge notre besoin de transcendance. La première pierre s'avère plus que solide !...



CRITIQUE, Théâtre Musical. GENEVE, Pavillon Sicli, le 22 août 2026. « In Guilty Night » par Luc Birraux et Uèle Lamore (sur des oeuvres de H. Purcell). Crédit photographique (c) Lorraine Hauenstein

**CRITIQUE, festival. 17e
VARIATIONS MUSICALES DE
TANNAY (Suisse), Tente du
Château de Tannay, le 21 août
2026. DVORAK / RACHMANINOV /
CHOSTAKOVITCH. David KADOUCH
(piano), Edgar MOREAU
(violoncelle)**

Sous la Tente du Château de Tannay, ce vendredi 21 août, s'est tenu le concert d'ouverture tant attendu des *17e Variations Musicales de Tannay*.

Une soirée placée sous le signe de l'amitié musicale et de l'excellence, avec le retour tant applaudi de deux artistes qui ne sont plus à présenter (à commencer dans cette même ville de Tannay, où les deux compères se sont produit à de multiples reprises) : le violoncelliste prodige Edgar Moreau et le pianiste virtuose David Kadouch. Leur complicité, forgée au fil de plus de dix années de scène et d'enregistrements communs, a une fois de plus opéré sa magie pour le plus grand bonheur d'un public conquis d'avance, sous une tente pleine à craquer.

Avant de plonger dans ce programme slave d'une indéniable

force émotionnelle, il convient de saluer la vision artistique de ce festival. Depuis l'an passé, c'est le célèbre violoniste albanais **Tedi Papavrami** qui insuffle une nouvelle dynamique à ces rendez-vous musicaux lémaniques. Son empreinte, faite d'exigence intellectuelle et de passion communicative, se fait déjà sentir – et cette ouverture en est la plus éclatante démonstration.

Le duo **Moreau-Kadouch** a offert un véritable voyage au cœur de l'âme romantique et tourmentée de l'Europe de l'Est, un programme intitulé à juste titre « *Chants et confidences* ». La soirée s'est néanmoins ouverte dans le climat chaud et dansant des *Sept mélodies tziganes* op. 55 n° 4 d'**Antonin Dvořák**. Ici, le violoncelle de Moreau s'est fait tour à tour langoureux et fougueux, capturant à la perfection l'esprit libre et mélancolique des chants populaires. La complicité entre les deux hommes était à son comble, Kadouch l'accompagnant avec un sens aigu du rythme et de la couleur, comme pour esquisser une danse sous les étoiles. Puis retour à la douceur, presque en apesanteur, grâce la *Mélodie pour violoncelle et piano* en sol mineur op. 21 n° 9 de **Sergueï Rachmaninov**. D'emblée, la complicité des deux artistes a enveloppé la tente. David Kadouch, dont le toucher est d'une subtilité infinie, a tissé un écrin délicat autour du violoncelle, tandis qu'Edgar Moreau déployait un chant d'une pureté et d'une nostalgie poignantes. Une confidence murmurée qui a suspendu le temps... et qui a sonné le temps de l'entracte !



Après les collations d'usage (entre deux averses...), le premier sommet de la soirée fut atteint avec la *Sonate pour violoncelle et piano* en sol mineur op. 19 de **Rachmaninov**. Œuvre massive et architecturée, écrite en 1901 au sortir d'une période de profonde dépression créatrice, elle est un défi d'envergure. Le duo l'a abordée avec une grande *maestria*. Dans le *Lento – Allegro moderato* initial, la puissance et la finesse d'Edgar Moreau ont éclaté, son jeu tour à tour héroïque et d'une fragilité déchirante, porté par un piano d'une richesse orchestrale. David Kadouch n'a pas été un simple accompagnateur, mais un partenaire de poids, rivalisant de virtuosité dans les cascades de notes qui font la particularité de cette *sonate*, sans jamais éclipser le lyrisme du violoncelle. L'*Andante* fut un moment de pur ravissement, un échange à voix nue où les respirations des deux musiciens ne faisaient qu'un, avant le *Finale* endiablé. Puis, la soirée s'est achevée en apothéose avec la *Sonate pour violoncelle et piano* en ré mineur op. 40 de **Chostakovitch**, composée en 1934. Œuvre aux multiples facettes, elle navigue entre ironie

mordante, lyrisme désolé et énergie frénétique. Edgar Moreau, son violoncelle vibrant d'une chaleur presque humaine, et David Kadouch ont su incarner toute l'ambivalence de cette musique. Le *Largo*, notamment, fut un moment d'une beauté saisissante, une méditation à la fois déchirante et magnifique, annonçant déjà l'univers des grands quatuors du compositeur. Le finale, burlesque et pétillant de malice, a conclu cette fresque en beauté, laissant le public sous le choc de tant d'émotion et de virtuosité.

Après l'apothéose de la *Sonate* de Chostakovitch et alors que le public, transporté, ne cessait de manifester (bruyamment) son enthousiasme, **Edgar Moreau** et **David Kadouch** ont réservé une ultime surprise. De retour sur scène, ils ont offert *en bis* d'abord une transcription (à eux) de la célèbre *Valse n° 2* de Chostakovitch, mais surtout un second *bis* qui n'avait rien du simple « supplément », mais bien d'une révélation : le mouvement lent de la *Sonate pour violoncelle et piano* de **Rita Strohl**, intitulé « *Solitude* ». Composée en 1887 et publiée une décennie plus tard sous le sous-titre de « *Rêverie* », cette pièce est une « *romance sans parole* » d'une pureté et d'une élégie absolues. Le choix de ce morceau, véritable pépite du répertoire français longtemps oublié, a immédiatement scellé l'intensité du moment. Jouée en rappel, ils ont partagé une découverte, exhumant un trésor du répertoire avec une complicité et une sensibilité qui ont touché chaque spectateur au plus profond. Ce fut l'ultime preuve de leur maîtrise et de leur amour du partage, une fin de concert inoubliable !...

Bref, une soirée mémorable, qui confirme que les ***Variations Musicales de Tannay***, sous la houlette avisée de **Tedi Papavrami**, restent un incontournable de l'été musical suisse.



CRITIQUE, festival. 17e VARIATIONS MUSICALES DE TANNAY (Suisse), Tente du Château de Tannay, le 21 août 2026. DVORAK / RACHMANINOV / CHOSTAKOVITCH. David KADOUCH (piano), Edgar MOREAU (violoncelle). Crédit photographique (c) Nassissi

CRITIQUE, festival. 60e

FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 19 août 2026. RACHMANINOV : Concerto pour piano n°3 (Isata Kanneh-Mason, piano) / MAHLER : Symphonie n°1 dite « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer (direction)

C'est dans l'écrin majestueux de l'Abbatiale Saint-Robert que s'est ouvert, en grande pompe, la 60e édition du Festival de La Chaise-Dieu. Fondé sur la passion de la musique sacrée, ce festival, qui célèbre cette année six décennies d'existence, n'a cessé de marier la spiritualité des lieux à l'excellence artistique. Et pour cette édition anniversaire, son directeur, Boris Blanco, a visiblement voulu frapper un grand coup.

[Quelques jours après leur passage au Menuhin Festival Gstaad](#), c'est donc en Auvergne que la célèbre et magnifique phalange du *Budapest Festival Orchestra*, sous la direction de son fondateur **Iván Fischer**, est venu enchainer un nouveau public. Considéré comme l'un des joyaux de la scène symphonique mondiale, l'orchestre répondait présent pour la première fois

au **Festival de La Chaise-Dieu**, et ce, avec un programme taillé sur mesure pour ce lieu chargé d'histoire. La présence d'un aréopage d'élus, du président de la Région Rhône-Alpes, **Laurent Wauquiez**, aux ministres de la Culture et des Affaires Etrangères, **Catherine Pégard** et **Jean-Noël Barrot**, témoignait de l'importance de ce moment.



La soirée débuta par la *Vocalise n°14* de **Sergueï Rachmaninov**, dans une transcription pour orchestre, où quatorze musiciens – disséminés dans la travée centrale du célèbre jubé de l'Abbatiale – dialoguaient avec l'espace sacré. La sonorité, telle une brume lumineuse, s'élevait sous les voûtes, créant une atmosphère d'une grande intimité. Les cordes, d'une transparence et d'une pureté absolues, semblaient faire corps avec les pierres centenaires. Puis vint le choc **Isata Kanneh-**

Mason, la jeune prodige afro-britannique du piano, qui s'empara du redoutable *Troisième Concerto pour piano* du même Rachmaninov. Cette œuvre fleuve, véritable *Everest* du répertoire pianistique, coula sous ses doigts avec une virtuosité qui n'excluait jamais la poésie. Le premier mouvement déploya sa monumentalité, chaque phrasé ciselé avec une intelligence rare, tandis que l'immense cadence finale, démoniaque, fut surmontée avec une aisance confondante. Dans l'*Intermezzo*, l'*Adagio* central, Iván Fischer sut suspendre le temps, étirant les respirations avec une souplesse expressive qui faisait basculer l'auditoire dans un rêve éveillé. L'orchestre hongrois, dans un écrin de nuances, accompagnait la soliste avec une complicité fusionnelle. Le finale, nerveux et conquérant, fut une chevauchée triomphale, ponctuée d'accents brillants. La jeune pianiste répondit à l'ovation par un *bis*, une courte pièce du même compositeur, qui confirma un talent exceptionnel, à l'instar de la gloire déjà rencontré par son frère violoncelliste, le plus médiatique Sheku.



Après l'entracte, passée « à la fraîche » sur l'interminable volée de marches qui mène vers l'entrée du Saint des Saint (l'Abbatiale regorge de trésors, dont le gisant en marbre du Pape Clément VI, ou la Célèbre fresque de « *La Danse macabre* » ...), **Iván Fischer** et ses musiciens s'attaquèrent à la *Symphonie n°1 dite « Titan »* de **Gustav Mahler** – créée à Budapest en 1889 – autant dire un ouvrage cher à toute phalange hongroise !... Et ce fut un

moment de grâce et de bonheur absolus. La maîtrise des nuances par le chef hongrois, la façon dont il individualisa le relief de chaque bois, la tenue des cordes d'une volupté insolente, et les appels en coulisse des cuivres annoncèrent une interprétation d'une intensité dramatique inouïe. Dès le prélude *misterioso*, le public fut happé dans un cheminement

irrépressible, de l'ombre à la lumière, de la nature à l'extase. Dans cette *Symphonie Titan*, Fischer n'a rien laissé au hasard. Il a offert une lecture qui n'était pas architecturale mais *élémentaire*, comme un écosystème sonore vivant et palpitant. Le geste, précis et souple, économe mais ample, a ciselé chaque nuance instrumentale, exprimant tour à tour la fureur contenue, l'inquiétude, l'exultation grandissante de l'immense finale. L'orchestre, symbiotique avec son chef de légende, a révélé toute la modernité et la fulgurance de cette symphonie-source. Le son, enveloppant, semblait résonner avec les échos du monde. À l'issue de ce périple symphonique, où l'on a réellement assisté à notre plus beau concert (à ce jour...) sous les voûtes du somptueux édifice gothique, le public a manifesté son fol enthousiasme, debout, pour de multiples rappels.

Mais cette soirée d'ouverture, aussi grandiose fût-elle, n'est que la promesse de ce qui attend les mélomanes pendant cette 60e édition. Car **Boris Blanco** a concocté une programmation prestigieuse entre toutes, faisant la part belle aux grandes phalanges internationales, aux récitals intimes et aux découvertes. Après Budapest, ce seront d'autres formations mythiques qui investiront l'abbatiale, tandis que les chapelles et les cloîtres du village résonneront au rythme des musiques anciennes et des créations contemporaines.



La Chaise-Dieu n'est pas un festival comme les autres. Ici, pas de faste superficiel ni de frénésie citadine : la musique y est vécue comme une offrande, un dialogue intime entre les pierres centenaires de l'**Abbatiale Saint-Robert** et des artistes qui, tous, avouent ressentir une émotion particulière sous ces voûtes. C'est un festival à *part*, où la ferveur du public, sa connaissance et son

exigence, en font un public unique, capable de soutenir une *Symphonie* de Mahler dans un silence absolu comme de libérer, à la dernière mesure, une ovation torrentielle. Soixante ans déjà que cette aventure dure, soixante ans que l'on vient, de tous les horizons, s'asseoir dans la nef pour écouter l'éternité. Ce premier concert du 19 août 2026 en a offert la plus belle des preuves. La suite de la programmation s'annonce tout aussi exceptionnelle, et l'on sait déjà que cette édition anniversaire restera gravée dans les annales de la manifestation casadéenne !...

CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 19 août 2026. RACHMANINOV : Concerto pour piano n°3 (Isata Kanneh-Mason, piano) / MAHLER : Symphonie n°1 dite « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, festival. 51e
FESTIVAL DE QUATUORS DU
LUBERON (Abbaye de
Silvacane), le 17 août 2026.
WEBERN / SMETANA / DVORAK.**

Quatuor HERMES, Geoffroy COUTEAU (piano)

Ce 17 août, dans l'écrin somptueux du Cloître de l'Abbaye de Silvacane, le *Quatuor Hermès* et le pianiste Geoffroy Couteau ont offert un concert qui restera certainement comme l'un des sommets de ce 51e Festival de Quatuors du Luberon. Devant un public en extase, les deux bras latéraux du cloître archi-combles (tandis qu'une estrade était placée à leur intersection pour y accueillir les artistes), les cinq musiciens ont scellé une union parfaite entre le génie des compositeurs et une interprétation d'une souveraine maturité.

Le voyage commençait dans la concentration absolue avec les *Bagatelles* op. 9 d'Anton Webern. En quelques miniatures d'une très forte densité, le **Quatuor Hermès** a su créer un espace de silence vibrant, où chaque note, chaque interruption, devenait un événement en soi. La clarté de leur articulation et leur capacité à faire chanter ces aphorismes expressionnistes ont posé d'emblée le niveau d'exigence de la soirée, révélant toute la poésie contenue dans ces fragments.

Puis ce fut le cœur émotionnel de la soirée : le *Quatuor n° 1* en mi mineur « *De ma vie* » de Bedřich Smetana. D'emblée, emportées par l'ardeur du violon d'Omer Bouchez, les **Hermès** ont déroulé un récit d'une magnifique intensité. Ils ont magnifiquement restitué le caractère autobiographique de l'œuvre, alternant avec une aisance déconcertante entre la fougue impétueuse du jeune compositeur, les réminiscences de la polka, l'élan romantique et cette plainte déchirante de l'ultime mouvement, ce *surdité* si poignant. Leur approche, à

la fois lyrique et incisive, a conféré à cette fresque intime une dimension universelle, suscitant l'émotion la plus profonde chez un public suspendu à leurs archers.



Après un entracte convivial, c'est un tout autre univers qui s'ouvrait avec le *Quintette avec piano* en la majeur, op. 81 d'**Antonín Dvořák**, où le célèbre pianiste Français **Geoffroy Couteau** a rejoint les **Hermès**. Et là, l'alchimie fut totale. Geoffroy Couteau, que nous avons déjà salué dans ces colonnes comme un brahmsien d'exception pour son jeu profond et engagé, s'est fondu avec une intelligence rare dans la texture colorée et foisonnante du *quintette* de Dvořák. Loin d'un dialogue de solistes, les musiciens ont créé un équilibre parfait, un brassage vibrant de timbres où le piano de Couteau, puissant et coloré, devenait le cinquième membre à part entière d'un quatuor rayonnant. Le **Quatuor Hermès**, confirmant avec *brio* sa place parmi les meilleurs ensembles de sa génération, a fait preuve d'une souplesse et d'une transparence admirables,

laissant la musique de Dvořák s'épanouir dans toute sa générosité mélodique, sa nostalgie douce-amère et ses danses slaves endiablées. Le succès fut immense, salué par des tonnerres d'applaudissements qui ont contraint les artistes à un bis tout aussi magnifique : le mouvement lent du *Quintette avec piano* de Brahms, offert avec une gravité et une tendresse très touchantes.

Ce concert magistral était aussi l'occasion de saluer avec une émotion particulière Mme **Hélène Salmona**, qui, après quinze années de bons et loyaux services à la tête du festival, va bientôt passer le flambeau, à l'issue de cette 51^e édition du festival. Sous sa direction, ce dernier n'a cessé de se développer en s'ouvrant notamment – et avec bonheur ! – aux quatuors du monde entier. Et c'est précisément à **Geoffroy Couteau**, dont l'engagement artistique et la complicité avec les **Hermès** ont été si éclatants ce soir, que revient désormais la lourde mais excitante tâche de poursuivre l'aventure. À en juger par la qualité exceptionnelle du concert, l'avenir du **Festival de Quatuors du Luberon** est entre de très bonnes mains. Merci Madame Salmona, et *bravo* à tous les artistes pour ce petit moment d'éternité offert au *happy few* ayant assisté à cette magnifique soirée de musique de chambre !...

CRITIQUE, festival. 51^{ème} festival de Quatuors du Luberon (Abbaye de Silvacane), le 17 août 2026. WEBERN / SMETANA / DVORAK. Geoffroy COUTEAU (piano), Quatuor HERMES. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, festival. 29ème
FESTIVAL DURANCE LUBERON
(Salle des Fêtes de
Grambois), le 16 août 2026.
SCHUBERTIADE avec Carole
MEYER (soprano), Vladik
POLIONOV et Tristan LEGRIS
(pianistes), Didier Schlupp
(cor) et Patrick Ségard
(clarinette)**

Pour ce deuxième rendez-vous (en ce qui nous concerne, [après la « Tosca » en version de poche, donnée deux jours plus tôt](#)), au 29e Festival Durance Luberon, la météo en a décidé autrement : ce n'est donc pas sur la Place de l'Eglise de Grambois, sous les étoiles, que la « *Schubertiade* » (mise à l'affiche en ce dimanche 16 août...) a eu lieu, mais dans la Salle Polyvalente du village. Au final, le public, venu en nombre, a gagné en confort acoustique ce qu'il a perdu en charme visuel... Et l'acoustique de cette salle fermée

s'est révélée l'alliée idéale d'un programme entièrement dédié à Franz Schubert. Une fois encore, Luc Avrial, directeur infatigable du festival, nous a offert une superbe soirée musicale, portée par des artistes habités.

La soirée s'ouvre par la célèbre *Marche militaire* en ré majeur (D. 733), jouée à quatre mains par deux complices : **Vladik Polionov** et **Tristan Legris**. D'emblée, c'est l'allégresse qui s'empare de la salle. Le dialogue entre les deux pianistes est d'une précision jubilatoire, les accents rythmiques parfaitement ciselés, sans jamais sacrifier la fluidité schubertienne. Le public, conquis, applaudit déjà chaleureusement ces deux musiciens qui, on le verra, ne vont pas quitter la scène de la soirée.

Place ensuite au cœur du génie schubertien, avec pas moins de quatre *Lieder*, délivrés par la soprano **Carole Meyer**, accompagnée au piano par **Tristan Legris** – qui n'est pas seulement son complice musical, mais aussi son époux à la ville, un détail qui ajoute forcément à la tendresse de l'instant. La voix de la soprano, claire, lumineuse et d'une grande sincérité expressive, s'empare d'abord du « *Pigeon voyageur* » (*Die Taubenpost*), ce *lied*-posthume d'une mélancolie douce-amère. La légèreté du chant, le phrasé aérien et la subtile poésie de l'interprétation touchent immédiatement les cœurs. Enchaînement tout en retenue avec « *Tu es le repos* » (*Du bist die Ruh*), l'un des *Lieder* les plus purs de Schubert. **Carole Meyer** y déploie un *legato* d'une intensité contenue, et **Tristan Legris**, au clavier, tisse un tapis sonore d'une délicatesse quasi transparente. Puis vient le fameux « *Marguerite au rouet* » (*Gretchen am Spinnrade*), chef-d'œuvre de la jeune vingtaine de Schubert. La soprano donne ici une lecture poignante de ce tourbillon obsessionnel : le rouet haletant, l'élan passionné de Marguerite, la chute sur le

dernier mot « *Sein Kuss* » – tout est parfaitement dosé. Le piano de Legris est à la fois moteur et complice, faisant palpiter le drame avec une énergie contenue.

On change de registre pour le « *Roi des Aulnes* » (*Erlkönig*). On connaît la difficulté quasi orchestrale de cette partition, que le jeune pianiste domine avec une grande puissance et louable variété de toucher. Carole Meyer, qui doit incarner à elle seule quatre personnages (le narrateur, le père, l'enfant, le roi des aulnes), relève le défi avec un *brio* époustouflant : sa voix se fait tour à tour inquiète, tendre, étranglée de peur, puis diabolique. L'effet est saisissant et la salle se montre comme suspendue jusqu'à l'ultime accord, avant d'exploser en applaudissements nourris.



Après l'entracte, la soirée prend un tour plus instrumentale, avec « *Fantaisie en fa mineur* » (D. 940) pour piano à quatre mains. Quel bonheur de retrouver **Vladik Polionov** et **Tristan Legris** dans ce chef-d'œuvre de l'intimité schubertienne ! Ce n'est pas un simple duo, c'est un dialogue d'âmes. L'attaque, sombre et presque inquiète, cède la place à des échanges d'une folle virtuosité. Les deux pianistes se répondent, s'enlacent, se déchirent parfois, mais toujours avec une unité de vision stupéfiante. Les ruptures soudaines de climat, les élans lyriques, les *fugati* endiablés – tout est restitué avec une lisibilité admirable. Le public, captivé, assiste à une véritable conversation musicale, où le « nous » l'emporte sur le « je »...

Puis, la soirée retourne vers les *Lieder*, avec d'abord « *Sur le fleuve* » (*Auf dem Strom*), écrit pour ténor, mais ici confié avec bonheur à la soprano **Carole Meyer**, accompagnée par le cor de **Didier Schlupp** et le piano de **Tristan Legris**. Rarement donné, ce *lied* déploie une couleur mélancolique et nocturne où le cor, tel une voix de la nature, dialogue avec la voix humaine. Didier Schlupp, au cor, fait preuve d'un timbre chaud et rond, parfaitement fusionné avec la ligne vocale. Meyer, quant à elle, trouve dans cette partition des accents d'une intériorité touchante, le piano de Legris tissant des harmonies profondes comme l'eau du fleuve. Et le concert se conclut par un sommet de la musique de chambre schubertienne : « *Le Pâtre sur le rocher* » (*Der Hirt auf dem Felsen*), avec la clarinette de **Patrick Ségard**, le piano de **Vladik Polionov** et la voix lumineuse de **Carole Meyer**. Dès l'introduction, le timbre clair, moelleux et parfaitement projeté de la clarinette de Ségard enveloppe la salle d'une douceur presque pastorale. La soprano s'élance alors, passant des vers chantants du début à la flamboyance joyeuse du final, avec une aisance confondante. L'accompagnement de Polionov, d'une intelligence fine, soutient l'édifice de ce *lied* sans jamais l'écraser. Les trois artistes respirent à l'unisson, et le dernier éclat de clarinette, porté vers l'aigu, s'éteint dans un silence recueilli... avant une ovation méritée.

Le public, debout, ne veut pas laisser partir ses interprètes. C'est alors que Carole Meyer, avec la complicité de ses cinq amis musiciens, offre un *bis* totalement inattendu : un arrangement endiablé de la *Marche militaire* d'ouverture, agrémenté d'un texte original signé de la main de la soprano elle-même, intitulé « *Tambour Major* ». Le quintette improvisé réunit à nouveau Polionov et Legris au piano, Schlupp au cor, Ségard à la clarinette, et la soprano en chef de chœur malicieuse. Ambiance de réjouissance musicale, rythmes martiaux, sourires complices... Le morceau, interprété sur un *tempo* d'enfer, emporte tout sur son passage. Le final est une explosion de joie, de sons et d'amitié. Le public, conquis,

applaudit à tout rompre. *Bravi* les Artistes !...

CRITIQUE, festival. 29ème FESTIVAL DURANCE LUBERON (Salle des Fêtes de Grambois), le 16 août 2026. SCHUBERTIADE avec Carole MEYER (soprano), Vladik POLIONOV et Tristan LEGRIS (pianistes), Didier Schlupp (cor) et Patrick Ségard (clarinette). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu